

Fabrice Murgia, une jeunesse d'avance

● **Voici dix jours, Fabrice Murgia, 32 ans à peine, était nommé directeur du Théâtre national.**

● **Un choix audacieux pour la plus grande scène de la Communauté française.**

● **Nous l'avons longuement rencontré pour mieux connaître ses débuts, sa philosophie et les grandes lignes de son projet.**

Comment tout a commencé

Entretien **Laurence Bertels,**
Guy Duplat et Marie-Anne Georges

Depuis l'annonce de sa nomination (LLB 24/5), Fabrice Murgia rencontre les équipes du National et discute de son plan. Le personnel, qui avait voté à 80 % pour lui, semble ravi. Nous l'y retrouvons pour évoquer d'abord ses tout débuts.

Vos origines sont loin du théâtre...

Je ne viens pas d'un milieu prédestiné pour le théâtre. Mon père d'origine italienne était plafonneur et ma mère, d'origine espagnole, coiffeuse. Si aujourd'hui, ils aiment et vont au théâtre, c'est mon frère David (NdLR : également comédien et metteur en scène) et moi-même qui leur en avons donné le goût. C'est une forme de transmission culturelle inversée. Dans ma jeunesse, on était une bande à Soumagne, un lieu pas spécialement connu pour ses théâtres. Mais j'ai eu la chance d'avoir un professeur de morale dégoûté qui m'a transmis sa passion pour le théâtre. Ce fut d'abord la rencontre avec les grands textes. On allait au centre culturel. Mon inconscient collectif d'alors – on est dans les années 80 – était également forgé par les films de Lucas et Spielberg dont la poésie et la manière de raconter des histoires m'ont influencé.

On est encore loin du "politique" ?

Mon intérêt pour les conditions sociales est venu plus tard, au moment charnière pour tout jeune qui doit faire le choix de son métier. Que faire de sa vie ? Je me souviens de ces messieurs envoyés par le Rotary pour nous expliquer leurs professions. Cela m'a marqué. J'avais le sentiment d'être très démuné face à mon envie de changer un peu le monde. J'ai donc choisi le théâtre et le Conservatoire de Liège. Mes parents ont été formidables. Ils ont accepté ce choix même s'il représentait pour eux une douleur car ils craignaient que je prenne un chemin difficile alors qu'ils rêvaient, pour

leurs fils, d'une vie meilleure que la leur.

La rencontre décisive, ce fut le Groupov ?

Au Conservatoire de Liège, je fais la rencontre déterminante avec le Groupov : c'était une manière de vivre, une classe très internationale avec des acteurs venus de partout et un homme formidable, Max Parfondry. Le Groupov m'a conforté dans l'envie de devenir acteur car je me disais que c'était là que je pouvais participer au monde et le changer. J'ai rapidement joué dans des choses radicalement différentes. A 21 ans, j'étais à Avignon parmi les figurants d'"Anathème" de Jacques Delcuvellerie et je jouais dans le film "Odette Toulemonde" d'Eric-Emmanuel Schmitt. Je découvrais ainsi des manières très variées d'envisager le théâtre et les guerres intestines entre les familles théâtrales. Très vite, j'ai eu un enfant tout en ne voulant pas devenir adulte, car je me suis toujours dit que se déconnecter des problèmes des jeunes adultes serait la mort des idées. Il fallait aussi que je reste attaché au monde de l'enfance, cette période durant laquelle l'imaginaire se forme.

Puis, il y eut le "miracle" du "Chagrin des ogres"...

Je ne voulais plus seulement me fondre dans le tempo d'un metteur en scène mais entraîner d'autres artistes dans le mien. Ce fut l'aventure du "Chagrin des ogres", mon premier spectacle, celui qui m'a fait connaître. Jacques Delcuvellerie m'a accueilli pour le préparer et je travaillais le soir pour payer les acteurs. Mais le CAPT (Conseil d'aide aux projets théâtraux) nous avait refusé tout subside, assortissant son refus d'une critique très dure. Malgré cela, nous avons organisé un "show case" où, hélas, presque personne n'est venu. Nous avons alors replié notre décor. Je roulais dans Liège avec Max qui, tout à coup, au feu rouge, me montre et salue, dans la voiture d'à côté, Jean-Louis Colinet, que je ne connaissais pas. Lui, par contre, me reconnaît et me dit : "Fabrice, je viens voir ton spectacle demain". On a vite remonté le décor ! Jean-Louis prend le risque de le programmer au Festival de Liège. C'est un succès qui ne se dément plus depuis. On le joue encore aujourd'hui. A 25 ans, j'étais papa, j'avais réalisé un spectacle et je devenais artiste associé au Théâtre National. Ensuite, tout s'est enchaîné extrêmement vite.

"C'est le Groupov qui m'a conforté dans l'envie de devenir acteur car je me disais que c'était là que je pouvais participer au monde et le changer."

"Il faut créer une nouvelle catégorie d'âge – de 27 à 35 ans – pour les prix des tickets."

Le théâtre doit poser des questions d'aujourd'hui

Quelle est la place pour la jeunesse?

Dans mon programme, il n'y a pas de jeunisme. Je tiens plutôt à mettre l'accent sur des écritures émergentes comme peuvent l'être celles de créateurs aussi expérimentés que Françoise Bloch, ou Claude Régy, qui a tout de même 90 ans. Il y aura aussi une présence du National aux Rencontres jeune public de Huy. Il faut faire confiance à de grands spectacles pour les enfants.

Par ailleurs, il faut créer une nouvelle catégorie d'âge - de 27 à 35 ans - dans les prix des tickets.

Pour la première fois, les générations suivantes sont moins bien loties que les précédentes. Les jeunes d'aujourd'hui sont sacrifiés, ne trouvent que des CDD, peinent à acquérir un logement. Une soirée théâtre leur coûte cher, surtout s'ils viennent en couple, doivent prendre une baby-sitter et boivent un verre après.

A quoi sert le théâtre?

Il doit poser des questions d'aujourd'hui. La culture est un espace poétique nécessaire entre la place publique et le monde des décideurs. Le théâtre est là pour poser des questions politiques et esthétiques dont les citoyens peuvent s'emparer pour les renvoyer aux politiques. Ce qui fonde une démocratie, c'est la capacité d'opposition. Notre rôle n'est pas de conforter les gens là où ils sont ni de donner des réponses, mais de poser des questions. Il va de soi que les choix de ces questions n'est pas innocent.

Un spectacle peut demander un effort du spectateur?

Le théâtre, en questionnant le monde, exige un travail, un effort d'imagination, de la part des spectateurs pour entrer dans certaines formes esthétiques. Le théâtre est une forme de divertissement mais il n'est pas une distraction. Il ne peut pas distraire du monde. C'est aussi, disait Claude Régy, le dernier endroit où des gens sont encore en face

d'autres gens. Et cela durera longtemps.

Comment justifier une subvention au théâtre alors qu'il y a tant de besoins sociaux urgents?

Il faut pouvoir parler à cette jeunesse dont certains se sont fait sauter dans le métro. Beaucoup de jeunes ne se reconnaissent plus dans les institutions. L'éducation et la culture sont alors essentielles pour renouer ce contact. Le metteur en scène allemand Thomas Ostermeier a dit qu'ouvrir un théâtre est aussi important qu'ouvrir un hôpital. Nous traversons une crise sociétale qui est la conséquence de la dynamique dans laquelle on est plongé. Des mouvements comme Tout Autre Chose (dont mon frère est porte-parole) ou Nuit Debout, en France, veulent montrer que des alternatives existent. Le théâtre peut trouver un peu le ciel plombé, permettre de penser le monde. Il rassemble les gens et propose un espace temps, "l'ici et maintenant" qu'on ne trouve plus ailleurs.

Son projet pour le National

"Le mot 'compagnie' est le mot fort de mon projet. Il veut répondre au malaise actuel où les maisons de théâtre prennent le pas sur les compagnies."

FABRICE MURGIA

Nouveau directeur du Théâtre national, à 32 ans à peine.

Vous avez appelé votre projet "Studio National" ?

Le Studio est le centre de mon projet. C'est historiquement une salle de répétition faite sur mesure pour le National et qui est en lien avec tous les métiers du théâtre qu'on trouve au National et que je veux faire mieux connaître et mieux exploiter encore au profit des compagnies. On invitera chaque année, cinq compagnies à monter des spectacles dans le studio avec nos équipes. Le mot "compagnie" est le mot fort de mon projet. Il veut répondre au malaise actuel où les maisons de théâtre prennent le pas sur les

compagnies. Il est significatif qu'il n'y a eu longtemps qu'une chambre patronale de théâtre et pas de chambre de défense des compagnies.

C'est "L'artiste au centre" ?

J'ai présidé les débats de la coupole "L'artiste au centre" voulue par la ministre Joëlle Milquet. Je veux aider à rendre les institutions aux compagnies et aux artistes. Les artistes doivent "challenger" les institutions qui, à leur tour, doivent "challenger" les artistes. Dans les cinq créations annuelles, il n'y aura pas nécessairement une création de ma compagnie Artara mais il devrait y avoir une compagnie

étrangère travaillant avec des acteurs belges et deux créations plus spécialement destinées à tourner dans les centres culturels. J'attends maintenant les projets des compagnies. Qu'elles me les envoient !

Vous allez mettre le National en "réseau" ?

J'indique clairement ma famille théâtrale. On y retrouvera Vincent Hennebicq par exemple ou Milo Rau qui devrait rejouer "Five easy pieces" présenté au Kunsten et peut-être créer un

autre spectacle. Il y aura aussi plus de danse (Peeping Tom, Michèle Noiret), de l'acrobatie. Je voudrais garder les liens aussi avec le Festival de Liège, le Toneelhuis d'Anvers et des maisons à l'étranger que j'ai appris à connaître comme Avignon, la Biennale de Venise, le théâtre de Gérone. Devenu directeur du National, j'ai arrêté par contre ma collaboration avec Franco Dragone pour la construction d'un théâtre à Dubaï même si je reste conseiller.

Il y a le projet Bruxelles/Babel dont vous devez encore vérifier la faisabilité avec le budget du Théâtre National ?

Je voudrais organiser quatre festivals

annuels : le festival XS, le festival des libertés et deux nouveautés : un festival reprenant les succès publics de l'année en Communauté française et un festival international dédié à l'émergence, aux premiers spectacles. Tous les deux ans, je propose, en plus, à vérifier si le budget du National le permet, un grand spectacle/événement sur le piétonnier bruxellois dont j'aime beaucoup l'idée. A l'image de Karbon Kabet que j'ai mené à Liège. Bruxelles est la deuxième ville la plus cosmopolite du monde, j'habite Molenbeek, je veux travailler avec l'associatif, les artistes bruxellois de toutes origines, avec aussi l'exigence artistique. Un spectacle en 22 tableaux, de rue, gratuit, avec un metteur en scène qui ne sera pas nécessairement moi. Je rêve d'y voir Charlie Degotte travailler avec Fabrizio Cassol, les chœurs d'enfants de la Monnaie travailler avec un groupe flamenco. Je suis aussi très en phase avec Bruxelles laïque et son festival des libertés qui a le projet très ambitieux de reprendre l'ex-cinéma Variétés avec même une passerelle d'Olivier Bastin nous reliant aux Variétés.